

Sociétés en crise

xiv^e-xv^e siècle

« **D**e la faim, de la peste et de la guerre, délivre-nous Seigneur ! » : cette célèbre prière est régulièrement convoquée lorsqu'il s'agit d'évoquer la noirceur des xiv^e et xv^e siècles. En 1919, la parution de *L'Automne du Moyen Âge*, de l'historien néerlandais Johan Huizinga donnait le ton, contribuant à inspirer une approche des derniers siècles du Moyen Âge comme un temps de crise profonde et presque inéluctable. Le traumatisme engendré par les épidémies de peste à partir de 1347 devient l'acmé d'une crise généralisée dont il faut expliquer les racines et le déroulement. Et si les tentatives d'interprétation de cette « grande dépression » médiévale ont accaparé l'attention des historiens, elles ont aussi engendré de puissants débats historiographiques, déterminant (et parfois déterminés par) une lecture et une conception globales de la société médiévale.

Une crise, mais quelle crise ? Une crise climatique, sociale, politique, démographique, économique, tout cela à la fois ? Il y a crise et crises, et il faut distinguer les accidents conjoncturels, brusques dépressions limitées dans le temps et l'espace, et « la » crise, phénomène durable et généralisé d'affaiblissement économique et démographique¹. Ce dernier point a longtemps focalisé l'attention des historiens, les accidents conjoncturels ne constituant alors plus que des éléments particuliers analysés à l'aune de cette

« grande dépression ». Mais peut-on encore parler de « crise » pour une période de près de deux siècles, dont les premières difficultés seraient à rechercher dès 1260-1270, et qui se prolongerait jusqu'au milieu du xv^e siècle au moins ?

Si l'arrivée de la peste en 1347 et la mortalité effrayante que la maladie engendre ont pu, dans un premier temps, être considérées comme la source de toutes les difficultés, toutes les études ont abouti à la même conclusion : la pandémie n'éclate pas dans un ciel serein, et la conjoncture économique et démographique était déjà profondément déprimée depuis la fin du xiii^e siècle ici, les années 1320 ou 1330 ailleurs. Cependant, la violence du choc épidémique et ses conséquences sur la société ne doivent pas masquer les continuités et les capacités de résistance dont cette société a su faire preuve. Car c'est à une crise finalement paradoxale que l'on s'intéresse : malgré les calamités, bien réelles, du temps, la société a tenu bon et trouvé en elle-même les moyens de surmonter les épreuves et de poursuivre un développement amorcé dans les siècles précédents.

Les prémices d'une crise ?

Si crise il y a au xiv^e siècle, celle-ci est d'abord démographique : l'effroyable mortalité provoquée par l'épidémie de peste de 1347-1349 se traduit par la perte d'un tiers à la moitié des populations européennes en quelques mois. Mais ce cataclysme n'interrompt pas un cycle de croissance

1. PERROY 1949.



tranquille : depuis près d'un demi-siècle, le grand mouvement de croissance démographique qu'a connu l'Occident depuis le IX^e siècle semble marquer le pas². Le sentiment d'un « monde plein » qu'expriment les contemporains au début du XIV^e siècle correspond à une réalité : les densités humaines atteintes dans certaines régions d'Europe sont impressionnantes et ne seront à nouveau égalées qu'au XVIII^e, voire au XIX^e siècle, comme dans les massifs alpins de l'Oisans. On compte environ 16 millions d'habitants dans le royaume de France au début du XIV^e siècle, de 10 à 12 millions en Italie, entre 3,5 et 5 millions dans celui d'Angleterre. Le mouvement des défrichements, poussé à son comble, a atteint ses limites³. La pénurie de bois et de terrains de parcours pénalise la production agricole, tandis que le morcellement de la propriété paysanne entretient une misère croissante dans les campagnes : dans le manoir anglais de Weedon Beck, domaine du monastère normand du Bec-Hellouin, le nombre de tenanciers passe, entre le milieu du XIII^e siècle et les années 1300, de 81 à 110, sans que la surface cultivée n'augmente.

Signe d'une tension croissante, on assiste au retour de la faim, marqué par la grande famine des années 1315-1317 qui frappe les régions de l'Europe du Nord-Ouest. Exceptionnelle en raison de son ampleur, cette crise n'affecte pas les régions méditerranéennes, pourtant touchées à leur tour par un épisode comparable dans les années 1331-1333. En Italie, entre 1271-1272 et 1346-1347, on constate en moyenne une année difficile tous les quatre ou cinq ans, qui peut tourner à la famine sévère et généralisée dans les cas de pénurie les plus graves et les plus intenses. Au-delà des variations locales, ce rythme se vérifie à peu près partout pour le

XIV^e siècle. À l'origine de ces épisodes figure toujours un accident climatique, entraînant un déficit de la récolte et une forte hausse des prix du blé. Mais c'est surtout l'enchaînement de plusieurs mauvaises récoltes consécutives qui s'avère dramatique, provoquant une hausse vertigineuse du prix des céréales, qui épuise les stocks de sécurité, affaiblit un cheptel mal nourri et frappé par les épizooties qui peuvent alors survenir, quand il n'a pas purement et simplement été abattu pour pallier les carences alimentaires. Il reste cependant difficile de se faire une idée précise de la mortalité liée à la faim puisque les sources ne livrent que des informations indirectes, ne parlant que des céréales, passant sous silence les pois, légumineuses, céréales secondaires ou ressources du *saltus*, difficiles à estimer, et que seule l'archéologie parvient en partie à restituer. D'autre part, on constate aussi que les mécanismes d'amortissement (politique annonaire des villes, pratiques de charité des établissements ecclésiastiques) jouent pleinement leur rôle et permettent d'atténuer les effets des crises. Si la faim est une réalité, elle tue rarement directement ; mais elle s'accompagne de flambées épidémiques pesant lourdement sur des organismes affaiblis par la malnutrition, et d'une baisse de la natalité et d'une hausse de la mortalité infantile pourtant déjà très élevée⁴.

La population européenne, qui avait atteint un maximum dans les années 1300, entame donc une longue période de stagnation, qui se double d'un marasme économique persistant. La flambée des cours des produits alimentaires lors des disettes engendre une baisse marquée de la consommation qui retentit sur tous les produits, les consommateurs privilégiant les achats de blé. D'où un très net ralentissement des échanges, une baisse de la production et la mise au chômage des ateliers, selon un mécanisme classique et bien

2. Voir les chapitres 16 de la première partie et 7 de la deuxième partie.

3. Voir les chapitres 7 et 10 de la deuxième partie.

4. BOURIN, DRENDEL ET MENANT 2011.



connu. Mais, pour impressionnantes qu'elles soient, les flambées du cours du blé ne sont qu'épisodiques et constituent davantage l'exception que la règle. Il faut se méfier des effets de sources : les contemporains sont surtout sensibles à ces brusques variations, non aux tendances longues, difficilement perceptibles. Car la tendance à long terme est paradoxalement à une stagnation du cours des céréales jusqu'au milieu du XIV^e siècle, avant un effondrement durable. L'appréciation constante de l'or et des métaux précieux entretient la tendance à la baisse des prix, très nette pour les produits agricoles. Cet effritement constant des prix, conjugué à un maintien du niveau des salaires et des prix des produits manufacturés et industriels, plonge les gros producteurs dans des difficultés croissantes. Cela est particulièrement net pour les revenus seigneuriaux, qui connaissent un mouvement de stagnation, voire une érosion, à partir de la fin du XIII^e siècle, avant un véritable effondrement à partir du milieu du XIV^e siècle.

Il faut donc se garder d'un pessimisme outrancier : si les famines, particulièrement bien documentées à la fin du XIII^e et au début du XIV^e siècle, attirent l'attention, elles n'avaient en réalité jamais disparu du paysage médiéval. Sans doute s'étaient-elles faites un peu moins fréquentes et brutales aux XII^e-XIII^e siècles. Et malgré l'apparent ralentissement économique, les années 1330 constituent aussi le moment où culminent les exportations de laines anglaises vers le continent, signe que les échanges économiques restent intenses.

Le choc démographique de la peste

C'est à la lumière de ce contexte qu'il faut lire l'arrivée de la peste en 1347. Le berceau initial de l'épidémie reste discuté : Asie centrale, montagnes du Kurdistan, basse vallée de la Volga ? Seule certitude, le premier espace peuplé sédentaire touché est la Chine, dès 1331, où près d'un tiers

de la population disparaît en quelques années. La tradition qui veut que la maladie se soit transmise aux Génois assiégés à Caffa par les Mongols de la Horde d'Or, qui auraient catapulté des cadavres pestiférés par-dessus les remparts, n'est pas vérifiable. Elle n'en révèle pas moins les routes de circulation du bacille *Yersinia pestis* depuis l'Asie centrale, *via* les voies caravanières. Et les bateaux génois chargés de blé russe qui quittent alors le comptoir sèment la maladie tout au long de leur route : Constantinople, Messine (septembre 1347), Gênes, Marseille (novembre 1347), nouveau foyer d'une épidémie qui remonte le Rhône et progresse simultanément à une vitesse foudroyante par les routes et ports du Languedoc, jusque vers Barcelone et Valence. Rouen est atteint en juin 1348, Paris en août.

L'épidémie connaît un temps d'arrêt pendant l'hiver 1348-1349, en raison du ralentissement hivernal des déplacements, avant de reprendre sa progression à partir du printemps, touchant alors le nord de l'Europe au cours de l'année 1350. La pandémie s'arrête face aux vastes plaines inhabitées de Russie ; elle touche cependant Moscou en 1352 et progresse jusqu'à Kiev et aux rivages de la mer Noire. Chaque lieu touché devient à son tour un foyer qui essaime, et la maladie se propage en suivant les voies commerciales terrestres et maritimes, se diffusant au rythme des déplacements humains : elle atteint l'Angleterre depuis Bordeaux, possession anglaise touchée en juin 1348, tandis que les navires anglais transmettent à leur tour la maladie aux ports de Calais et des Flandres⁵.

La maladie se traduit d'abord par une mortalité effroyable, en raison d'un taux de létalité qui peut atteindre de 80 à 100 % pour les formes les plus sévères. Tous les témoignages des contemporains attestent de la soudaineté de l'épidémie, de son extrême violence et du désarroi des populations

5. BARRY et GUALDE 2007.



frappées par ce mal inconnu. Guy de Chauliac, chapelain et médecin du pape, lui-même survivant de la maladie, estime qu'à Avignon les trois quarts de la population sont morts. Le poète Guillaume de Machaut, résidant alors à Reims, écrit que « en 1349/De cent ne demeuraient que neuf », proportion reprise par un chroniqueur bourguignon : « en mil trois cent et quarante et huit/à Nuits de cent restèrent huit. » Pour Boccace, l'épidémie fait 100 000 morts à Florence, chiffre qu'indique aussi un chroniqueur de Rouen. Chiffres énormes, symboliques, destinés à frapper le lecteur, mais qui traduisent aussi la stupeur des contemporains. Les témoins attestent aussi que les capacités des cimetières sont largement dépassées. Devant l'urgence de la maladie et dans l'espoir de freiner la contagion, les rituels funéraires sont abrégés et les morts enterrés collectivement dans des fosses communes dont on retrouve encore aujourd'hui les traces archéologiques, comme à Londres ou autour de l'abbaye de Thornton, en Angleterre.

Au-delà de ces témoignages impressionnistes, la peste de 1347 est la première pandémie pour laquelle on possède des sources en nombre suffisant pour fournir des estimations fiables. Venise et Florence, villes d'environ 100 000 à 120 000 habitants, recensent chacune entre 38 000 et 50 000 morts. Barcelone perd en quelques semaines de 15 000 à 20 000 de ses 40 000 habitants, Avignon voit disparaître la moitié de ses 40 000 à 50 000 habitants. Narbonne passe de 6 000 feux à 2 500 entre 1336 et 1361, soit une perte de près de 60 %. Le cas emblématique du village de Givry, en Bourgogne, donne le vertige : dans ce village d'environ 300 feux, on compte 615 morts entre le 5 août et le 19 novembre 1348, soit près de la moitié de la population, contre une trentaine par an en moyenne.

La mortalité varie en fonction des lieux, des temps, des classes sociales ; mais si globalement elle augmente au fur et à mesure que l'on descend

en bas de l'échelle sociale, aucune catégorie n'est épargnée, frappant même le roi Alphonse XI de Castille. À Avignon, 6 cardinaux et 93 curialistes meurent de la peste, sur un total d'environ 450 membres ; mais combien s'étaient disséminés dans les campagnes ou réfugiés ailleurs pour fuir l'épidémie ? La surmortalité tient au mode de vie plus qu'au revenu, en raison des modes de transmission de la maladie : plus élevée en ville, du fait de la promiscuité et des densités de population, qu'en campagne, elle frappe plus durement les plus pauvres, plus entassés et plus fragiles sur un plan sanitaire. La riche Angleterre aux populations denses est plus durement touchée que les populations rurales, pauvres et disséminées du pays de Galles ou d'Écosse. L'énorme mortalité constatée dans les couvents mendiants s'explique par le mode de vie communautaire et les soins apportés aux malades : les dominicains de Santa Maria Novella à Florence déplorent la mort de 78 des 150 frères. À Montpellier, sur les 140 frères du couvent, seuls 7 demeurent après l'épidémie, même si aux morts il faut ajouter ceux qui ont fui ou tenté de se mettre à l'abri⁶. De rares régions sont épargnées, sans que l'on comprenne vraiment pourquoi : c'est le cas des montagnes du Béarn (quand la Gascogne et la Navarre frontalières sont atteintes), ainsi que de certaines régions de Hongrie et de Roumanie. L'hypothèse de l'isolement ne tient pas : certaines vallées alpines enclavées sont durement touchées, pendant que certaines des places commerciales les plus actives sont épargnées, comme Bruges, Milan ou Nuremberg. Il faut sans doute envisager des mesures drastiques de prophylaxie (exclusions, isolements) qui ont pu jouer leur rôle... Et un peu de chance.

Cette première épidémie s'éteint tout aussi rapidement qu'elle est survenue et, au-delà des réactions de panique et des désordres consécutifs

6. RENOARD 1948.



à l'événement, la remise en route de la société et de l'économie paraît remarquablement rapide. Différents signes l'attestent, à commencer par un très net rebond de la natalité après 1350. Les exportations de laine anglaise qui s'effondrent en 1348-1349 repartent à la hausse : dès 1350, elles retrouvent le niveau record des années 1330. Les exportations de vins de Bordeaux vers l'Angleterre, comprises entre 47 000 et 94 000 tonneaux dans les années 1320-1340, s'effondrent à 13 400 tonneaux en 1349, mais rebondissent à 40 000 l'année suivante. Même les opérations militaires entre Français et Anglais reprennent au milieu des années 1350, signe que la page de l'épidémie est tournée⁷.

Le retour de la peste en 1360-1362, qui frappe avec la même violence qu'en 1347-1349, vient faucher de plein fouet cette reprise : la surmortalité concerne d'abord les plus faibles, à commencer par les jeunes générations nées après la première épidémie. Ce retour de la maladie se traduit par des mortalités tout aussi élevées, et les rares zones épargnées par la première vague sont touchées à leur tour dans les années 1360 : si la première épidémie cause environ 5 % de morts à Londres, la seconde fait disparaître de 25 à 30 % de la population. Puis la maladie frappe à nouveau en 1366-1369 et en 1374-1375. La peste s'est installée et fait désormais partie du paysage sanitaire : dans les domaines du prieuré de Christ Church de Canterbury, elle frappe 14 fois entre 1413 et 1507 ; à Norwich, entre 1430 et 1480, les épidémies constituent le premier facteur de mortalité pour 27 de ces 50 années. L'ampleur des pertes et les retours épidémiques annihilent la possibilité d'une récupération démographique. Ajoutés aux famines récurrentes et à un contexte militaire difficile, ils sont la cause à moyen et long terme d'un effondrement démographique généralisé, sans équivalent dans l'histoire de

l'Occident. Dans la plupart des régions, l'étiage démographique est atteint entre les années 1420 et les années 1450. À Lincoln, en 1428, 17 des 46 paroisses comptent moins de 10 habitants et, au total, le royaume d'Angleterre perd entre la moitié et les deux tiers de sa population entre 1350 et 1450, passant d'un peu plus de 5 millions d'habitants à environ 2,25 millions⁸.

Pourtant, les vagues épidémiques se font progressivement moins violentes à partir de la toute fin du *xiv*^e siècle et au cours du *xv*^e siècle, et ce pour plusieurs raisons. La première, c'est que les populations sont désormais préparées à affronter l'épidémie et savent à quoi s'attendre. D'autre part, la résistance biologique des populations tend à augmenter lentement, tout comme l'efficacité des mesures de prophylaxie que les autorités, et tout particulièrement les autorités urbaines, mettent en place : interdiction des déplacements, limitation des échanges, surveillance ou suspension des foires et marchés, mise en quarantaine des biens et des proches des personnes touchées par la maladie, séquestration ou éloignement des malades. Dès le 30 mars 1348, la République de Venise instaure un conseil sanitaire ; les premières mesures de quarantaine stricte sont édictées à Raguse en 1377 et reprises à Venise la même année, à Marseille en 1383, mais en 1458 seulement à Barcelone. Le premier lazaret est instauré par la Sérénissime en 1423 : les malades et suspectés de l'être, ainsi que les bateaux à risques, sont isolés sur une île de la lagune, l'île Sainte Marie de Lazareth, où se trouvait un couvent augustinien transformé en structure d'accueil puis en hôpital. Mais il faut attendre 1471 pour que soit définitivement organisée l'institution gérant cette île, devenue le Lazzaretto Vecchio, en même temps qu'est créé un Lazzaretto Nuovo sur une seconde île⁹.

8. CAMPBELL 2016.

9. BARRY et GUALDE 2007.

7. PERROY 1949.



On peine à se représenter l'ampleur du traumatisme subi par les populations européennes. Au-delà de l'effondrement démographique, il faut insister sur l'aspect inouï de cette pandémie, exceptionnelle par son envergure, son échelle géographique, la mortalité effarante qu'elle entraîne, et le désespoir des populations, démunies face à une maladie inconnue. Difficile à évaluer, ce traumatisme est perceptible par les mouvements de panique ou les réactions extrêmes attestés çà et là. Les processions spectaculaires de flagellants qui ressurgissent sporadiquement en Italie, en Allemagne ou en Hollande suscitent cependant la réprobation générale des autorités. Les pogroms antisémites de 1349 témoignent aussi d'une crainte de la contamination et de la corruption

« La Peste frappant les corps », fresque de l'église abbatiale de Saint-André de Lavaudieu, Auvergne, seconde moitié du XIV^e siècle. Allégorie de la peste, représentée par un personnage féminin aveuglé par son vêtement, frappant ses victimes de ses flèches.

dont les juifs seraient responsables. Les violences éclatent au fur et à mesure de la progression de l'épidémie, touchant la Catalogne, la Provence, le Languedoc dès le printemps 1348, puis la Savoie et enfin les pays germaniques, épicentre des massacres antijuifs entre janvier et mars 1349, causant plusieurs centaines de victimes à Bâle, Fribourg, Strasbourg, Worms, Francfort, Mayence, Cologne, Erfurt ou Nuremberg. Flagellants et massacres des juifs, mais aussi des lépreux, mendiants voire pèlerins qui font aussi parfois les frais

de la panique populaire, obéissent à une même peur, celle du fléau de Dieu envoyé sur terre pour punir collectivement la société des chrétiens pécheurs. Cette peur réactive des phénomènes déjà anciens et profondément inscrits dans les mentalités chrétiennes¹⁰.

Interprétant l'épidémie en termes de châ-timent divin, les fidèles se tournent d'abord vers les secours de la religion. Signe du bouleversement des structures engendré par l'épidémie, l'institution ecclésiale n'est plus en mesure de fournir l'encadrement spirituel et sacramentel habituel, du fait de l'ampleur des pertes qui frappent aussi les clercs – près de la moitié du clergé anglais disparaît lors de la première épidémie, un tiers dans la péninsule Ibérique ou en Scandinavie –, du nombre de morts et de la désorganisation sociale et institutionnelle qui en résulte. L'Église pare au plus pressé : ainsi l'évêque de Bath et Wells écrit-il aux prêtres de son diocèse en 1349 que « la présente pestilence, dont la contagion se répand en tous lieux, a laissé beaucoup de paroisses vides de prêtres [...] ; de nombreux malades décèdent sans les derniers sacrements. Annoncez à tous que, s'ils sont sur le point de mourir, ils peuvent se confesser les uns aux autres, et même à une femme si aucun homme est présent »¹¹.

Cette panique face à la mort subite a longtemps été interprétée comme la cause de l'inflation d'une sensibilité macabre très nettement perceptible à la fin du Moyen Âge. En réalité, cette inflation n'est pas une conséquence directe de l'épidémie. Tous les signes d'une profonde mutation du rapport au corps et à la mort peuvent être repérés dès le XIII^e siècle, période à laquelle se popularise la croyance au Purgatoire, ce troisième lieu de l'Au-delà¹². Le goût du macabre date aussi du

XIII^e siècle : la première attestation du « dit des trois morts et des trois vifs » est repérée à Melfi en 1225, avant de se populariser dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Les premières représentations du Christ souffrant datent des années 1330, tout comme la représentation du « Triomphe de la mort » du Campo Santo de Pise. En revanche, il faut attendre la toute fin du XIV^e siècle pour voir apparaître dans les monuments funéraires les premiers transis (François de la Sarraz, v. 1380-1400 ; Guillaume de Harcigny, 1393), et ils sont surtout nombreux à la fin du XV^e siècle et dans la première moitié du XVI^e siècle. Quant aux « Danses de la mort », elles apparaissent pour la première fois à Paris en 1424 et se diffusent surtout dans la seconde moitié du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle¹³. La peste ne crée pas de nouvelles pratiques culturelles, liturgiques ou sacramentelles, pas plus que de nouveaux rites mortuaires ou de nouvelles représentations. L'omniprésence de la mort et l'angoisse du salut sont inhérentes au christianisme médiéval, et l'arrivée de la peste ne fait qu'amplifier et accélérer des mutations déjà en cours. Et, là encore, les principales évolutions ne résultent pas tant de l'arrivée de la maladie en 1347 que de la récurrence des épidémies. Le décalage dans le temps, de près d'un demi-siècle, le souligne : ce sont les générations qui ont subi la peste et ses retours, et surtout les générations nées après l'arrivée de la peste et qui ont grandi dans le climat d'insécurité sanitaire, qui sont les principaux artisans de cette accélération. Ces évolutions prennent même davantage d'ampleur avec le retour de la croissance dans les années 1440-1450 et se poursuivent tout au long du XVI^e siècle.

10. NIREMBERG 2001.

11. BARRY et GUALDE 2007.

12. LE GOFF, 1981.

13. BASCHET 1993 ; SCHMITT 1994 ; ALEXANDRE-BIDON 1998.

Réorganisation des terroirs et des rapports sociaux

L'une des principales conséquences de la forte mortalité et de la baisse des densités humaines se traduit par un très important mouvement de redistribution des populations rurales, qui abandonnent les terres les moins riches, les moins rentables, souvent les dernières défrichées, pour privilégier les terres les plus fertiles, devenues plus largement disponibles. Ce mouvement s'accompagne d'un exode rural en direction des petits bourgs et des villes, permettant aux paysans qui délaissent les terres pauvres d'espérer des salaires artisanaux plus élevés. Le mouvement des villages désertés (*Wüstungen, lost villages*) a longtemps été mis en avant comme la manifestation de la baisse de population, mais il est avant tout le signe de cette réorganisation des terroirs liée à la baisse de la densité humaine. C'est particulièrement net dans les espaces où les densités étaient déjà faibles (plateaux de Castille, plaines de l'Allemagne orientale). Le phénomène n'est pas immédiat : il s'agit d'un lent mouvement qui court sur plusieurs décennies. La proportion de villages abandonnés peut être très élevée dans certaines régions, jusqu'à un tiers, voire la moitié des villages dans le sud de l'Italie et la Sicile, dans certaines zones de Castille, du Brandebourg ou de Prusse. Elle est en revanche insignifiante dans les régions agricoles les plus riches et les plus anciennement mises en culture (plaines de Flandres, du Pô ou du Bassin parisien), plus attractives. Dans beaucoup de cas, cette évolution ne fait que confirmer des tendances déjà amorcées avant l'arrivée de la peste. À l'exception de certaines zones, les désertions de terroirs demeurent rares : elles traduisent surtout le repli sur les meilleures terres, l'abandon des écarts et le regroupement des populations dans des villages plus importants. Ces mouvements de populations se font parfois à longue distance : en Italie, des paysans issus des Préalpes lombardes, des Apennins ou

d'Émilie Romagne viennent repeupler les *castelli* des Marches, de Toscane ou du Latium, pendant que des paysans originaires des Alpes germaniques s'installent dans les Préalpes de Vicence ou Vérone¹⁴.

Cette reconfiguration des terroirs se traduit aussi par une réorganisation des productions et des espaces cultivés. Avec la baisse de la population, la pression sur les céréales se fait beaucoup moins forte, libérant des espaces disponibles pour d'autres productions. Les zones les moins favorables aux céréales sont reconverties en pâturages (Maremme), pendant que les terres libérées permettent de créer des prairies de fauche ou de mettre en place des cultures plus rentables, comme la vigne et l'olivier qui, dans les zones méditerranéennes (Andalousie, Portugal, Navarre), se concentrent sur les terrains les plus propices. La riziculture fait son apparition dans la plaine padane, comme la canne à sucre en Sicile ou le mûrier en Toscane. Cette reconfiguration s'effectue dans un sens privilégiant l'élevage, qui connaît un net développement à partir de la seconde moitié du XIV^e siècle : dans la plaine du Pô, les terres les plus favorables se couvrent de pâturages destinés à un élevage bovin laitier qui alimente les marchés urbains ; mais c'est aussi le cas dans toutes les zones montagneuses. En Castille, l'introduction du mérinos, couplée à la présence de larges terres incultes, permet l'essor d'un élevage transhumant du nord au sud du royaume. On estime que le cheptel ovin castillan passe d'environ 1,5 million de têtes vers 1300 à 3 millions vers 1400 et sans doute 5 millions vers 1500. Cet élevage spéculatif vient compléter un élevage traditionnel et sédentaire le plus souvent invisible, mais omniprésent, qui permet à la Castille de développer une industrie textile autochtone et de s'imposer simultanément comme le premier fournisseur des ateliers textiles

14. BOURIN, MENANT et FIGUERAS 2014.

flamands à partir du xv^e siècle, supplantant les laines anglaises¹⁵.

Ce mouvement de reconversion et de diversification des cultures et des productions est doublement favorisé par la conjoncture. La baisse de la population diminue la pression sur la production céréalière, et les cours du blé connaissent, en dehors des épisodes de flambées brutales, une tendance générale à la baisse, incitant les propriétaires et les producteurs à se tourner vers des productions plus rentables. Les blés pauvres (seigle, millet, orge) sont peu à peu délaissés au profit du froment, privilégié par les consommateurs et, pour cette raison, par les propriétaires fonciers. Cette reconversion est soutenue par le dynamisme des marchés urbains : les hauts salaires industriels et artisanaux favorisent la diversification de la consommation alimentaire, et la demande des activités urbaines, notamment textiles (laine, lin, cuir, plantes tinctoriales), trouve désormais des terroirs où s'étendre. Paradoxalement, la déprise agricole consécutive aux épidémies permet, au moins dans un premier temps, une relative amélioration des conditions de vie paysannes, attestée par l'archéologie : objets textiles, métallurgiques, céramiques, mobiliers gagnent en nombre, en diversité et en qualité, témoignant d'une explosion de la production artisanale (et des revenus qui vont avec) pour répondre à cette demande croissante. L'amélioration du bâti, plus spacieux, mieux construit, mieux isolé, traduit une exigence accrue de confort et une transformation du cadre et des conditions d'existence de la majorité de la population, à rebours de l'image misérabiliste de la fin du Moyen Âge¹⁶.

Mais, à long terme, c'est bien une polarisation accrue des conditions sociales que l'on constate : d'une part une petite paysannerie pauvre laminée

par les difficultés, d'autre part une élite de propriétaires favorisée par la concentration foncière ; et le phénomène est similaire en ville. Face aux difficultés ponctuelles, la seule ressource des ménages pauvres est généralement de recourir à l'emprunt, le plus souvent gagé sur les terres que les exploitants ne parviennent plus à dégager. Cette spirale conduit à une vente progressive des terres paysannes au profit des paysans les plus aisés et des citadins, bien souvent les premiers bénéficiaires de ce vaste mouvement de transfert de propriété. Amorcée avant la peste, dès les années 1310 dans le Toulousain, en Toscane ou en Angleterre, cette évolution se poursuit tout au long de la période et est accélérée par les accidents conjoncturels¹⁷. Ce mouvement de dépossession foncière conduit, dans certaines régions, à la constitution de très vastes domaines agricoles vivant de l'exploitation d'une paysannerie pauvre et dont les productions sont orientées vers un marché internationalisé. C'est le cas en Italie du Sud et en Sicile, où la monoculture du blé pratiquée par les immenses domaines nobiliaires ou ecclésiastiques fait reculer les cultures irriguées et intensives, paupérisant un prolétariat rural dont une part considérable émigre vers des terres plus rentables. Mais l'intensification agricole du nord de la péninsule ne se traduit pas par une amélioration du sort réservé aux paysans, dont les conditions d'exploitation et d'embauche se dégradent nettement. Un phénomène similaire se dessine au xv^e siècle dans les plaines du centre et du nord-est de l'Europe (Prusse, Brandebourg, Pologne, Hongrie, pays Baltes) : la déprise agricole et la baisse de la densité des populations permettent aux propriétaires fonciers de se constituer de vastes domaines exploités au moyen de l'asservissement généralisé des populations rurales¹⁸.

15. LAFFONT 2006 ; DRENDEL 2015.

16. DUBY 1962 et 1988 ; DYER 1989 ; FELLER 2007.

17. BOURIN, DRENDEL et MENANT 2011 ; BOURIN, MENANT et FIGUERAS 2014.

18. BOURIN et FREEDMAN 2000 et 2005.



La seigneurie fait partie des structures parmi les plus durement touchées par les évolutions économiques, qui entraînent une évolution en profondeur des rapports entre paysans tenanciers et seigneurs propriétaires. Les revenus domaniaux connaissent une stagnation, puis un lent déclin depuis la fin du XIII^e siècle et pendant la première moitié du XIV^e siècle. Cette situation résulte d'une divergence croissante entre des rentes stationnaires, en raison du cours durablement déprimé du blé, et des dépenses qui s'envolent, du fait de la hausse des frais d'exploitation et des prix élevés des produits manufacturés ou luxueux que consomment les seigneurs. Cet équilibre précaire bascule définitivement avec l'arrivée de la peste : le recul démographique se traduit par une baisse des revenus de la terre, aggravée par le mouvement de hausse des salaires qui pénalise les exploitations. Pour les seigneurs, la réponse peut suivre deux pistes divergentes : favoriser la reprise par des mesures d'allègement ou de conversion de redevances ; accroître la productivité de la seigneurie en alourdissant le poids de la tutelle seigneuriale, les deux options ne s'excluant pas. On voit ainsi les domaines ecclésiastiques de la montagne jurassienne à la fois renforcer le servage et tenter d'attirer, non sans succès, des paysans extérieurs au moyen d'une fiscalité réduite sur l'élevage, plus rentable pour les paysans. Un même renforcement du servage est très nettement à l'œuvre dans le sud des pays germaniques (Souabe, Bavière, Franconie) dans le contexte de reconstruction du XV^e siècle, tout comme en Bohême, en Hongrie ou en Pologne¹⁹.

Le cas anglais est l'exemple le mieux connu des évolutions à long terme qui touchent les paysans, la seigneurie et l'exploitation des terroirs²⁰. Devant la baisse constante des revenus

seigneuriaux, perceptible dès le début du XIV^e siècle, les seigneurs anglais explorent les voies d'une exploitation plus rentable : si le développement du servage anglais connaît, dans un premier temps, un net regain, non sans tension (révolte des Travailleurs ou guerre des Paysans de 1381)²¹, la tendance est au contraire à une contractualisation croissante des liens entre seigneurs et paysans : affermage des domaines, disparition des tenures traditionnelles au profit du *copyhold* (forme de tenure dans laquelle le preneur recevait comme titre une copie de l'inscription du contrat au registre de la cour manoriale), progression du faire-valoir-direct et conversion massive des terroirs vers l'élevage, grâce à la pratique souvent contrainte des enclosures, qui conduit à un grignotage et une disparition des communs paysans au profit des seigneurs. La polarisation sociale des campagnes anglaises est intense : face à une petite paysannerie misérable et souvent contrainte d'abandonner ses terres, émerge une classe de paysans aisés, capables d'exploiter les vastes domaines seigneuriaux affermés, se rapprochant de la *gentry* (petite noblesse rurale) dans son mode de vie²².

La succession de crises, conjuguée à un contexte général déprimé, conduit donc à une vaste réorganisation des campagnes européennes : le recul de l'économie céréalière est compensé par l'essor de productions plus rentables, à commencer par l'élevage, favorisé par des marchés urbains dynamiques. L'un des effets de cette transformation est la présence de plus en plus active et influente des citoyens dans les campagnes. Cette transformation se traduit aussi par une très nette reconfiguration des terroirs et des rapports sociaux au sein de la paysannerie et de la seigneurie. Malgré ce tableau en apparence sinistre, il faut insister sur la solidité et

19. MORSEL 2004 ; BOURIN et FREEDMAN 2005 ; CORRIOL 2009.

20. DYER 1989 ; CAMPBELL 2000.

21. Voir le chapitre 21 de la deuxième partie.

22. DYER 1989.



la permanence du réseau seigneurial qui, globalement, a tenu bon et sort même renforcé de cette longue période difficile. La seigneurie a su surmonter les difficultés et inventer les moyens de sa survie et de son renouvellement. À bien des égards, on peut considérer la capacité du système agricole européen à s'adapter aux crises et aux évolutions du temps comme le principal facteur non seulement du maintien du système socio-économique médiéval, mais aussi de son redémarrage à partir des années 1440-1450.

La crise et ses interprétations

Les lectures que les historiens ont pu faire de cette crise protéiforme et multifactorielle sont aussi diverses que les différentes facettes de la crise elle-même. Le modèle explicatif avancé par Michael Postan et repris par Georges Duby, longtemps dominant, est un schéma globalement malthusien²³, fondé sur un déséquilibre de plus en plus important entre une croissance démographique ancienne et une croissance agricole qui marque le pas dès la fin du XIII^e siècle; déséquilibre qui se manifeste de façon dramatique par le retour des famines. Cette crise est donc d'abord une crise agraire : la baisse des rendements, l'impossibilité d'étendre les cultures dans un monde où les défrichements ont été poussés au maximum, l'absence d'innovation et d'intensification culturale, une population globalement excédentaire par rapport aux capacités de production conduisent à une situation de blocage. Le moindre accident vient alors précipiter la catastrophe et ajoute à la crise agricole une crise économique persistante. Au long cycle de croissance qui s'est intensifié aux XII^e et XIII^e siècles succède un cycle de dépression qui couvre le XIV^e siècle et la plus grande part du XV^e siècle. La crise est celle d'un monde à bout de souffle, victime de ses contradictions et de ses limites techniques, agricoles et sociales.

23. POSTAN 1950; DUBY 1962.

Cette interprétation fut nuancée et complétée par une lecture inspirée par le marxisme, faisant du prélèvement seigneurial le facteur de déstabilisation décisif, dont l'alourdissement, face à la crise des revenus seigneuriaux qui se dessine à partir de la fin du XIII^e siècle, entraîne une « crise du féodalisme »²⁴. La dégradation de la conjoncture climatique depuis la fin du XIII^e siècle vient mettre à bas un édifice fragile et en sursis, condamné à disparaître²⁵. La baisse des revenus seigneuriaux conduit les propriétaires et maîtres du *dominium* à une situation de surexploitation paysanne, freinant durablement la reprise ; celle-ci est, de surcroît, durement hachée par les retours épidémiques et une pression fiscale accrue de la part d'États royaux et princiers qui cherchent à financer leurs dépenses militaires, les ravages de la guerre s'ajoutant alors à ceux des famines et des épidémies²⁶.

Ces deux lectures ne sont pas antagonistes : dans les deux cas la crise est vue comme systémique, inhérente à un système socio-économique qui ne possède pas les moyens de la surmonter. Leur principal mérite est de montrer que cette « crise » débute dès la fin du XIII^e siècle, sous la forme d'un marasme économique persistant. La peste frappe alors une Europe déjà sur le déclin, expliquant l'ampleur de la catastrophe. Dès lors, l'essentiel du débat va se focaliser sur cette « crise des années 1300 » et son explication²⁷.

Il faut attendre les années 1990 pour voir ces descriptions d'une inéluctable faillite médiévale remises en cause. Si les famines se font plus nombreuses au XIV^e siècle, c'est aussi qu'elles sont mieux documentées ; et loin d'avoir disparu aux XII^e et XIII^e siècles, elles ne cessent pas non plus avec la peste, privant l'explication malthusienne

24. HILTON 1951; BRENNER 1976; BOIS 1976 et 2000; ASTON et PHILPIN, 1985.

25. LE ROY LADURIE 1967 et 2004; CAMPBELL 2016.

26. Voir chapitres 19 et 22 de la deuxième partie.

27. CAMPBELL 1991; BOURIN, MENANT et FIGUERAS 2014.



de sa principale force. La disette, font remarquer les économistes, ne résulte pas d'un simple rapport entre population et production, mais obéit à des motifs complexes de répartition des ressources et des possibilités d'accès à celles-ci. Dans la plupart des cas, le problème n'est pas un manque de nourriture, mais l'impossibilité, pour les plus pauvres, d'accéder au marché des biens alimentaires en raison de la flambée des prix²⁸. D'autre part, force est de constater que, moyennant adaptation, le système socio-économique réussit globalement à survivre : le système féodal et seigneurial qui prévaut dans les années 1300 reste le modèle dominant deux siècles plus tard. Ces réflexions ont permis de déplacer l'attention sur les paysans, faisant de ceux-ci des acteurs économiques à part entière, non de simples sujets condamnés à subir aléas climatiques, exigences seigneuriales et poussées épidémiques. Le cas anglais a pu servir de révélateur : loin d'un introuvable idéal autarcique, les paysans orientent une partie de leurs productions vers le marché, aidés par la multiplication des foires et marchés ruraux qui alimentent les circuits à plus grande échelle²⁹.

Un siècle d'études sur la « crise de la fin du Moyen Âge » conduit finalement à cette situation paradoxale que plus on cherche à éclairer et comprendre les mécanismes à l'œuvre, plus le tableau s'obscurcit. À tel point que l'on peut se demander si l'interprétation de la crise n'évolue pas d'abord en fonction des contextes d'interprétation. En témoigne l'attention croissante aux enjeux climatiques, qui explique qu'on les considère parfois aujourd'hui comme l'un des facteurs déterminants des évolutions à l'œuvre aux XIV^e et XV^e siècles. La question centrale est alors celle de l'arrivée de la peste en Occident : pourquoi le bacille de la peste sort-il de son bassin naturel précisément à ce

moment (la fin des années 1330), ce qu'il n'avait pas fait depuis des siècles ? Se dégage alors un lien entre une conjoncture climatique favorable à la pullulation des rongeurs qui servent de réservoirs au bacille et la résurgence de l'épidémie³⁰.

Le facteur climatique, s'il exerce une influence déterminante sur le cycle des récoltes, doit toutefois être approché avec précaution. Corrélation n'est pas causalité, et l'histoire du climat n'est pas celle des sociétés humaines. Les voies de diffusion de la maladie sont d'abord un révélateur de l'activité d'un monde connecté, avant d'être le reflet d'une évolution climatique ; et le rétablissement constaté à partir du milieu du XV^e siècle s'effectue précisément dans la phase la plus dure du refroidissement climatique (minimum de Spörer, 1450-1550). Face au refroidissement, et qu'elles l'aient perçu ou non, les sociétés médiévales ont su adapter les systèmes agropastoraux en faveur d'un équilibre mieux maîtrisé entre élevage et culture, le premier favorisé par une conjoncture climatique plus propice au développement des herbages et terrains de parcours. Parler de crise agraire pour cette période des XIV^e et XV^e siècles serait donc excessif : à rebours des thèses malthusiennes, il faut souligner les réussites de l'agriculture européenne qui, dans un contexte particulièrement difficile, confrontée à des épreuves qu'aucune société n'a connues depuis, est parvenue, au prix d'une mutation remarquable, à assurer la survie et la perpétuation des systèmes sociopolitiques et économiques mis en place.

D'une manière plus large, c'est bien aujourd'hui la notion de « crise » qu'il faut questionner. Ce terme vient en contrepoint de la « croissance » de la période précédente, en une lecture contemporaine de l'économie alternant cycles de croissance, considérés comme le stade normal de fonctionnement de l'économie, et périodes de

28. BOURIN, DRENDEL et MENANT 2011.

29. DYER 1989 ; BRITNELL 1993.

30. CAMPBELL 2016.





crises, considérées comme une altération dysfonctionnelle de cette normalité³¹. On sait cependant combien ces termes empruntés au vocabulaire économique du xx^e siècle est inadapté aux réalités médiévales³². Faut-il continuer à qualifier de crise le ralentissement, dans les années 1300-1340, d'une croissance qui s'effectuait de toute façon sur un mode lent et extensif, ou parler de stabilisation ? De blocage ou de retour à un mode normal de fonctionnement ? Ni le ralentissement économique, perceptible depuis la fin du xiii^e siècle, ni les épisodes dramatiques qui peuvent survenir, comme la famine de 1315-1317, ne changent fondamentalement les évolutions en cours. La peste, en revanche, impose un brutal changement de régime démographique, dont les conséquences se font sentir à long terme, sur plusieurs générations.

31. ARNOUX 2005.

32. GUERREAU 1980.

La grande salle de l'étage, dite de la Hanse de l'hôtel de ville de Cologne (1330-1367). Elle prend le nom de « salle de la Hanse » après avoir servi de cadre en 1367 à une réunion de la diète des villes de la Hanse, association des villes marchandes de l'espace germanique.

Mais l'épidémie ne conduit pas le monde médiéval à son effondrement. Au contraire, celui-ci témoigne d'une remarquable capacité de résistance et d'adaptation. Et s'il faut prêter attention à ce qui change, il faut aussi relever ce qui perdure : Église, État, place du christianisme et de la seigneurie, économie de la rente foncière, etc. La peste crée les conditions d'une crise démographique sans précédent, qui ne se traduit pourtant pas par une crise sociale généralisée. Certes, il faut près d'un siècle, du milieu du xiv^e au milieu du xv^e siècle, pour que le choc soit réellement surmonté. Mais il faut considérer



◆ NOUVELLE HISTOIRE DU MOYEN ÂGE ◆

le temps de la réadaptation et de la récupération pour réapprendre à vivre dans les conditions dictées par le nouveau régime démographique qui s'installe après les retours épidémiques. Les deux derniers siècles du Moyen Âge constituent aussi le moment où la Chrétienté latine réussit à réorienter à son profit les grands flux commerciaux de l'Ancien Monde et à en prendre le contrôle, faisant preuve d'un dynamisme commercial et économique remarquable. C'est la période décisive de l'unification et de la structuration d'un grand marché économique européen qui sous-tend ce développement et articule les grands réseaux commerciaux de Venise, Bruges ou Lübeck (Hanse) aux petits réseaux locaux. Témoin de cette activité commerciale intense, le développement des villes

de foires (Anvers, Leipzig, Francfort, Genève, Lyon, Medina del Campo) soutenues par un réseau de villes commerciales actives (Londres, Anvers, Rouen, Cologne, Milan, Bologne, Nuremberg, Augsbourg) et les réseaux financiers des compagnies italiennes et bientôt germaniques³³. À bien des égards, la Renaissance est le signe de ce succès : elle ne naît pas d'un champ de ruines. Le xvi^e siècle n'est pas moins marqué par la peste, les famines et les guerres que les xiv^e-xv^e siècles. Mais la lecture que nous en faisons est différente : nous savons que désormais ces fléaux ne peuvent mettre à mal la société européenne et avons appris qu'elle sait et peut leur résister.

VINCENT CORRIOL

33. Voir le chapitre 16 de la deuxième partie.

